



## Histoire de l'éducation

97 | 2003  
Varia

---

### *Histoire de ma vie. Au cœur de l'industrialisation alsacienne et jurassienne. François Xavier Gressot : artisan, contremaître et négociant (1783-1868)*

Introduction, notes et édition par Alain Cortat. – Neuchâtel : Éditions Alphil, 2002. – 574 p. – Collection Histoire.

Pierre Caspard

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/histoire-education/499>  
ISSN : 2102-5452

#### Éditeur

ENS Éditions

#### Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2003  
Pagination : 104-108  
ISBN : 2-7342-0946-2  
ISSN : 0221-6280

#### Référence électronique

Pierre Caspard, « *Histoire de ma vie. Au cœur de l'industrialisation alsacienne et jurassienne. François Xavier Gressot : artisan, contremaître et négociant (1783-1868)* », *Histoire de l'éducation* [En ligne], 97 | 2003, mis en ligne le 13 octobre 2008, consulté le 26 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/histoire-education/499>

---

Ce document a été généré automatiquement le 26 avril 2019.

© Tous droits réservés

---

# Histoire de ma vie. Au cœur de l'industrialisation alsacienne et jurassienne. François Xavier Gressot : artisan, contremaître et négociant (1783-1868)

Introduction, notes et édition par Alain Cortat. – Neuchâtel : Éditions Alphil, 2002. – 574 p. – Collection Histoire.

Pierre Caspard

---

## RÉFÉRENCE

*Histoire de ma vie. Au cœur de l'industrialisation alsacienne et jurassienne. François Xavier Gressot : artisan, contremaître et négociant (1783-1868).* Introduction, notes et édition par Alain Cortat. – Neuchâtel : Éditions Alphil, 2002. – 574 p. – Collection Histoire.

- 1 Entre celles de Valentin Jamerey-Duval et de Martin Nadaud, qui l'encadrent chronologiquement, l'éducation de François Xavier Gressot, dont Alain Cortat vient d'éditer les mémoires, est sans doute appelée à devenir un exemple classique d'éducation populaire, avant la naissance des systèmes éducatifs nationaux. La vie de F. X. Gressot, comme les leçons qu'il en tire à l'intention de ses « enfants, neveux et petits-neveux », témoignent en effet de l'articulation perçue entre instruction et travail dans les classes moyennes et laborieuses, et donc du sens que nombre de ses représentants ont pu prêter aux études au tournant des XVIIIe et XIXe siècles.
- 2 Né en 1783 dans le village de Grandvillars (actuel Territoire de Belfort), F. X. Gressot est l'aîné des huit enfants d'un brasseur et aubergiste dont la position sociale est celle d'un petit patron peu fortuné. À l'âge de 3 ans, il est envoyé chez une tante à Delémont (Suisse)

où il passera sept années heureuses ; de 5 à 9 ans, il fréquente l'école de la commune, et nous dit que « dès 7 ans, il savait très bien lire, écrire et les trois premières règles ». De retour dans sa famille, à l'âge de 10 ans, il commence à travailler dans les champs (planter, piocher, faire les foins et les moissons) et à la brasserie de son père, ce dernier travail lui étant pénible à cause de sa faible constitution. À l'âge de 13 ans, « son père jugea convenable de lui donner un peu d'instruction » ; lui-même, « ayant la plus grande envie de ne pas rester un sot, était bien content d'avoir l'occasion de sortir de la crotte » (p. 89). Il est donc envoyé à l'école centrale qui vient de s'ouvrir à Porrentruy (département du Mont-Terrible, actuel canton du Jura) où il choisit, sans consulter son père, les huit classes qu'il a décidé de suivre. Ce nombre l'oblige, note-t-il, à travailler plus de 16 heures par jour (8 heures de cours et au moins autant de travail à la maison). Son zèle le conduira à obtenir des prix ou accessits en mathématiques, matière qu'il aime « à la folie »<sup>1</sup>, en dessin (de figure et paysage et d'histoire), en allemand, en grammaire générale et en histoire naturelle.

- 3 À la fin de sa deuxième année de scolarité, son père « ne voulant pas faire plus de sacrifices pour son instruction » le retire de l'école centrale mais l'envoie à Mulhouse pour apprendre l'allemand par immersion, « cette langue étant nécessaire à connaître chez nous, tant pour recevoir le monde à l'auberge que pour s'entendre avec les garçons brasseurs et tonneliers que l'on occupait, qui étaient tous allemands » (p. 111). L'allemand ne l'attire pourtant pas, et il préfère partager son temps entre le dessin, la calligraphie et la confection de cartes de géographie, tout en jouant de l'orgue et en dévorant des romans qui, avoue-t-il a posteriori, « ramollissent l'âme et dont il ne reste rien d'utile, ni pour l'éducation, ni pour l'instruction » (p. 113). Apprenant qu'« il ne profite guère », son père le fait revenir au bout d'un an pour qu'il embrasse son état. Sa seizième année marque donc la fin de ses études, à cette réserve près que pendant longtemps encore, il lui arrivera souvent « d'étudier pendant toutes les heures qu'il pouvait dérober au travail », la chimie notamment (p. 116). Dès lors, il va exercer, successivement ou parfois simultanément, les métiers ou professions – lui-même emploie beaucoup plus volontiers le terme d'« états » – de brasseur, tonnelier, bonnetier, tisserand en tulle, commis ou contremaître dans une forge, une fabrique de toiles peintes, des usines chimiques, commerçant en tulle, savon, vin, toiles peintes, faïence, et vers la fin de sa vie, épicier, aubergiste et agriculteur. La singularité de sa carrière ne l'empêche pas d'être représentative du rapport qu'ont les classes moyennes et laborieuses avec l'éducation, et que l'on observe aussi dans bien d'autres écrits ou trajectoires de l'époque. Ce qui s'exprime ici d'une façon particulièrement claire est la question du sens donné aux études.
- 4 D'abord, on étudie parce qu'on en a le goût, le désir, l'envie. Poursuivre des études au-delà du lire-écrire-compter n'a de sens que si l'enfant y voit un minimum d'« amusement », ressent un minimum de « curiosité » (p. 115) et de « plaisir » (p. 472). En découle d'ailleurs, admise par les parents, une certaine liberté de l'enfant dans le choix des matières à étudier. Notons à cet égard que l'organisation « à la carte » des écoles centrales a bien mieux répondu à cette première exigence que les menus fixes des anciens collèges ou ceux des futurs lycées, que son père n'aurait sans doute pas été tenté de le faire fréquenter.
- 5 Il convient ensuite que l'enfant ait les aptitudes et le zèle nécessaires aux études, ceci devant être dûment vérifié par les résultats obtenus. Il y a là-dessus un consensus chez l'enfant et ses parents : les études ont un coût qui interdit de les prolonger sans « profit ».

C'est après être venu constater les succès de son fils lors de la distribution des prix concluant sa première année d'école centrale que son père décide d'en financer une seconde ; inversement, il le rappelle de Mulhouse quand il apprend, par un correspondant, que son fils ne fait aucun progrès en allemand ; ce type de réaction s'observe couramment dans les échanges ou mises en pension linguistiques auxquels procèdent les familles de part et d'autre de la frontière<sup>2</sup>.

- 6 La troisième grande raison donnée aux études est, bien entendu, l'utilité que l'enfant en retirera. Cette utilité est au moins double. D'abord, elle permet de travailler avec plus de succès et de profit, dans quelque profession que ce soit. F. X. Gressot se plaît à souligner le bénéfice qu'il a retiré des « quelques études » qu'il a faites, dans les positions pourtant très différentes qu'il a occupées : commerçant (la comptabilité précise qu'il est capable de tenir fait, dit-il, « la moitié de la fortune du négociant ») ; commis (ses connaissances en chimie lui donnent une bonne familiarité avec l'impression des indiennes et la fabrication des acides) ; agriculteur (il lit les Annales de Roville, même si la visite du domaine de Roville lui-même le déçoit) ; et simple tisserand en tulle : sa culture générale le fait échapper à la routine physique du métier en facilitant une prise d'information, aussi bien technique que commerciale, qui lui permettra de maximiser ses gains. À cet égard, il souligne que, par comparaison, la plupart de ses compagnons tulliers lyonnais, quoique « de très bonnes gens », étaient « d'une ignorance crasse qui les rendait des êtres ignobles et dégradés, leurs parents pauvres n'ayant pas pu leur donner une ombre d'instruction ». Ils étaient de ce fait incapables de réagir aux à-coups de la conjoncture, au point de se voir paupérisés lorsque le prix de cet article fut complètement avili (p. 204).
- 7 Les études sont donc également utiles en ce qu'elles permettent de ne pas rester prisonnier d'un « état » quelconque. Il ne s'agit aucunement de viser les barreaux les plus élevés de l'échelle sociale, mais de pouvoir simplement passer « d'un état à l'autre », en fonction des circonstances. Le cas de F. X. Gressot est ici exemplaire : il considère que ses études lui ont permis de réussir sa vie, alors que sa position sociale d'arrivée n'est pas très différente de celle de son père. Mais ces études lui ont donné une intelligence des choses, des hommes et des situations qui l'ont rendu apte à saisir les opportunités, à « profiter de tous les hasards qui ont pu se présenter dans le cours de sa vie » (p. 273), et à accumuler ainsi une fortune suffisante pour finir ses jours dans une honnête aisance. La rentabilité des études, même très générales et « superficielles », comme celles que proposent les collèges, ne fait donc aucun doute à ses yeux.
- 8 Enfin, les études donnent une culture désintéressée qui ajoute du charme et de l'agrément aux relations sociales, notamment avec les femmes « qui sont sans conteste une jolie chose et la plus belle invention de la nature », écrit-il dans une formule que l'on doit prendre comme un grand compliment. Les pages les plus sensibles de ses mémoires évoquent des rencontres et conversations avec des jeunes filles ou femmes dont il se rappelle la bonne éducation et avec lesquelles sa propre éducation lui permettait de se sentir en communion. Ce qui ne l'empêche quand même pas de trouver l'une d'entre elles « trop instruite pour donner une bonne femme de ménage » et de renoncer pour cette raison à l'épouser, alors même que sa vie de vieux garçon commence à lui peser (p. 282). Par ailleurs, ces relations ne sont pas elles-mêmes sans profit puisqu'il ne cache pas qu'à plusieurs reprises, elles ont favorisé ses entreprises, commerciales ou industrielles.
- 9 En définitive, c'est bien l'utilité des études, même modestes, qu'il a faites, dont il veut persuader les lecteurs de ses mémoires : « Je conseille donc à mes enfants et à mes neveux et petits-neveux de chercher à tout apprendre, à faire pour cela les plus grands sacrifices,

au risque qu'il ne leur reste point de fortune. Sans instruction, à peine pourront-ils la conserver, et avec l'instruction, ils pourront en acquérir ou l'augmenter. Ils doivent apprendre non seulement ce qui leur semblera utile, mais même celle sur des sujets qu'ils penseront n'avoir jamais besoin. Il arrive dans la longue carrière de l'homme, qui est censé vivre longtemps, que tous les talents peuvent lui servir » (pp. 272-273). Cette vision des études, de leur utilité et de leur rapport avec le travail ne présente guère d'originalité en soi. Elle n'est certes pas unanimement partagée par les classes moyennes et laborieuses dont F. X. Gressot est un représentant ; son père, par exemple (né en 1758), estimait que « c'était du travail du corps seul qu'il fallait à l'homme pour gagner sa vie, lorsqu'on adoptait un travail manuel » (p. 115). Mais on trouverait dans les écrits personnels de l'époque ou des décennies antérieures bien d'autres expressions de l'idée selon laquelle une instruction élémentaire, poussée aux principes généraux de quelques sciences, constitue un investissement rentable, même dans la perspective d'une profession ouvrière ou artisanale. Fondée moins sur des présupposés théoriques que sur ce qui apparaît de plus en plus comme une leçon de l'expérience, cette opinion contribue à expliquer la forte montée de l'investissement individuel et collectif dans l'éducation que l'on observe depuis le Siècle des Lumières.

---

## NOTES

1. « L'équerre et le compas, ces instruments puissants / Montrent à ton esprit des plaisirs ravissants », versifiera-t-il plus tard dans un long poème éducatif destiné à son fils (pp. 471-474).
  2. Cf. Pierre Caspard : *Les changes linguistiques d'adolescents. Une pratique éducative, XVIIe-XIXe siècles*. Numéro spécial de la *Revue historique neuchâteloise*, janvier 2000, 84 p.
- 

## AUTEURS

PIERRE CASPARD